Les Chroniques de la Grande Guerre
Université Inter-Ages Poitiers – Mission du Centenaire – Nouvelle République de la Vienne
Chronique du vendredi 19 janvier 2018

Les gardiennes et les soldats américains en 1918

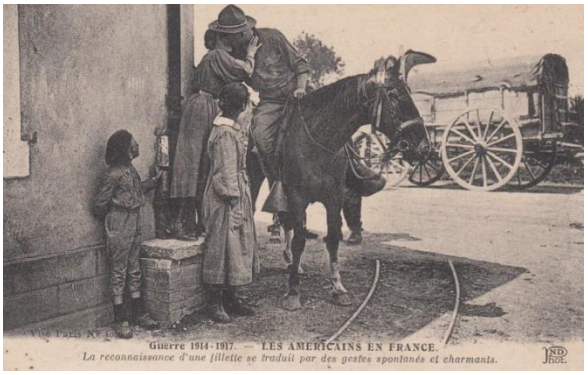
Que donne à voir en 2018 une fiction cinématographique sur la condition des femmes à la campagne durant la Grande Guerre, librement adaptée d'un roman paru en 1924 ?

Ainsi que l'exprimait sur son blog un internaute ayant vu le film de Xavier Beauvois, *Les gardiennes*, adapté du roman éponyme d'Ernest Pérochon : « il ne faut pas choisir entre le film et le livre, il faut découvrir et assurément aimer les deux »[1]. La condition des femmes durant la Grande Guerre, dans les campagnes loin des zones de combat, est mise en valeur sans masquer les différences sociales. L'instituteur poitevin Ernest Pérochon fut un auteur célèbre, prix Goncourt en 1920 pour *Nêne*[2]. Le cinéaste Xavier Beauvois a obtenu pour *Des hommes et des dieux*, le César du meilleur film en 2011.

Les éditions Marivole ont réédité *Les gardiennes* en 2016 avec une préface d'Eric Kocher-Marboeuf, maître de conférences en Histoire contemporaine à l'Université de Poitiers. Son étude « La longue guerre des campagnes vue par Ernest Pérochon » est accessible sur le site de la Mission du Centenaire qui a soutenu le film[3]. Dans *Le crime étrange de Lise Balzan* (1929), Ernest Pérochon évoque les mutins de 1917 puis, dans *Marie-Rose Méchain* (1931) il mentionne la perte des emprunts russes au printemps 1918.

Des gestes en confusion

L'arrivée des Américains apparaît dans *Les gardiennes* (1924), ensuite dans *Les fils Madagascar* (1932) : « L'argent leur coulait des doigts comme d'une source profonde. On les enviait un peu d'être si jeunes, si allègres [...]. A Sérigny, celles qu'ils embrassaient, elles l'avaient bien cherché. Peu nombreuses, au reste. On les connaissait. »[4]. La surveillance est l'un des ressorts dramatiques des *Gardiennes*. Dans le film, les gestes sont lourds d'interprétation. Pour sauver la réputation de sa fille aînée Solange dont le mari est prisonnier, Hortense sacrifie Francine, la jeune servante[5].



L'anthropologue David Le Breton dans *Les passions ordinaires* (« Rites d'intimité, exemple du baiser ») a montré combien les rituels amoureux ont des significations différentes selon les cultures[6]. Il cite les flirts entre soldats américains stationnés en Angleterre et jeunes Anglaises durant la Seconde Guerre mondiale. Les GI's, selon elles, sont des goujats tandis qu'ils les considèrent comme des filles faciles. En Angleterre le baiser sur la bouche intervenait après une longue approche en traduisant un degré d'affection tandis qu'aux Etats-Unis, il surgissait d'emblée en n'impliquant rien de sérieux. Ces différences ont disparu. La France conserve la réputation d'être le pays de la bise, avec variations sociales et régionales. Nous hésitons dans nos salutations, entre embrassades à deux bises, sinon trois, et quatre en Vendée[7].

Jacques Chauvin, membre du Comité de pilotage, Université Inter-Ages Poitiers

Notes

1. Overblog Niduab, « Ciné-cure, Les gardiennes », 21 décembre 2017. La sortie en salle du film *Les gardiennes* a eu lieu le 6 décembre 2017. L'auteur de cette Chronique a pour sa part, après avoir vu le film, retrouvé dans sa bibliothèque le livre d'Ernest Pérochon avec sa date d'acquisition. L'ayant lu, il y a 34 ans, il n'en avait pas gardé mémoire.

2. *Nêne* a été traduit en 10 langues et adapté au cinéma en 1923 dans un film muet par Jacques de Baroncelli. Ernest Pérochon fut comparé à l'époque à Thomas Hardy.

3. Eric Kocher-Marboeuf, « La longue guerre des campagnes vue par Ernest Pérochon », *Cahiers d'études et de recherches du musée de l'Armée*, n°7, 2007. En ligne sur le site de la Mission du Centenaire. Cet historien, président de l'association Les Amis d'Ernest Pérochon, met en avant le fait que *Les gardiennes* est considéré comme le grand roman de la littérature française ayant rendu l'hommage qui leur revenait aux paysannes de France.

4. Ernest Pérochon, *Les fils Madagascar*, Plon, 1932, p. 109.

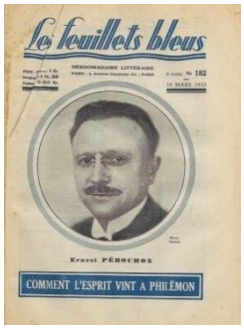
A La Rochelle, le port de La Pallice accueille la base n° 7 du corps expéditionnaire américain. 800 000 tonnes de matériel y sont déchargées de novembre 1917 à fin 1919.

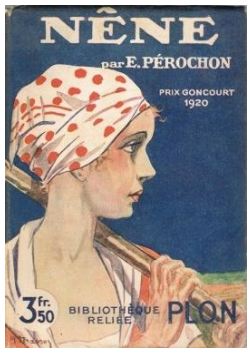
5. Avec des différences entre le film et le livre. La scène, notamment où Georges voit Francine serrée de près par un soldat américain est cinématographique tout autant que celle où Hortense aperçoit sa fille Solange dans un bois reboutonnant son corsage en compagnie d'un soldat américain. Dans le livre, Hortense et son fils Georges en permission aperçoivent la silhouette d'un soldat américain sortant discrètement et nuitamment de la ferme du Paridier. Hortense sait que sa fille est fautive mais devant son fils, pour sauver l'honneur de la famille, elle accusera Francine : « La servante d'ici est une fille de rien ; elle donne rendez-vous aux étrangers débauchés. »

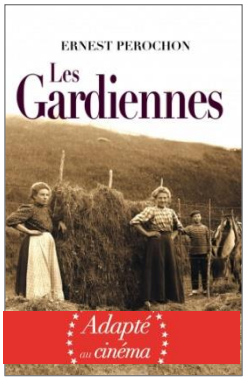
6. David Le Breton, « Rites d'intimité, exemple du baiser », *Les passions ordinaires. Anthropologie des émotions*, Armand Colin, 2001, p. 66-74. En ligne.

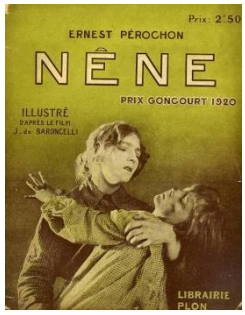
Notons que la coutume du maraîchinage dans le marais du Pays de Monts en Vendée ne concerne pas le Marais poitevin dans lequel Ernest Pérochon a fixé l'action de son roman. Ajoutons que cette coutume localisée a disparu à la fin du XIXe siècle (les cartes postales l'ont alors folklorisée), qu'elle se déroulait à la vue générale et concernait des jeunes gens et jeunes filles promis au mariage.

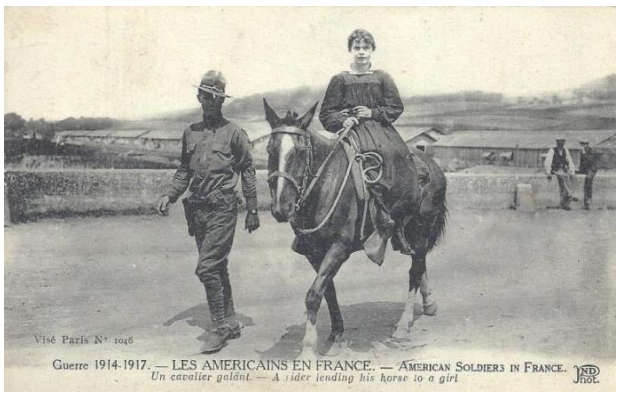
7. Le site voyagesenfrançais.fr a publié une page destinée aux apprenants. Les données ont été collectées par Patrick Carle de l'Institut français du ministère des Affaires étrangères et européennes pour l'action culturelle de la France. Il est noté qu'en Allemagne, entre adultes on se sert la main, parfois même en famille. Les gens proches se font l'accolade. En Espagne, on se fait la bise en famille et entre amis, aussi bien les hommes que les femmes. On se limite à 2 bises et l'on tend toujours la joue droite en premier. Les garçons ont tendance à se serrer la main ou, pour marquer un rapport de camaraderie plus fort, à se donner l'accolade. Au Royaume-Uni, la bise est réservée au cercle familial. Dans une situation formelle, on se serre la main. Toutefois, la bise devient fréquente entre femmes, ou entre femmes et hommes, mais jamais entre hommes.











Série de cartes postales. Impression photographique Neurdein et Cie, Paris.
La jeune fille sur le cheval figure également sur la carte ci-dessus. Une, parmi les quatre, est peut-être celle jouant la scène du baiser sur la carte illustrant le texte de cette Chronique. La légende est la suivante : « La reconnaissance d'une fillette se traduit par des gestes spontanés et charmants ». Le texte manuscrit au dos, rédigé par un poilu en convalescence à l'adresse de sa famille à Nantes, est daté du 23 octobre 1917.